

CINE FRANCAIS

# Trois hommes et une ado

**"Trois hommes et un couffin" avait-il besoin d'une suite? Au vu de "18 ans après" on n'en est pas persuadé.**

Mille neuf cent quatre-vingt cinq, Coline Serreau décroche son ticket pour la gloire avec son premier long métrage "Trois hommes et un couffin", en devenant la première réalisatrice à obtenir le César du meilleur film. Curieusement, alors que ses documentaires, tournés avant, défendaient la condition féminine, c'est un film avec uniquement des hommes qui lui offre ce grand succès public que toute une génération n'est pas prête d'oublier. Entre-temps, Coline Serreau tournera d'autres longs métrages, mais sans ja-

mais renouer avec le grand succès.

Dix huit ans après, elle se met à inventer une suite aux aventures de Marie et de ses trois papas célibataires qui, mis à part André Dussolier, lui doivent en grande partie leur notoriété. Pour Marie, l'heure du bac a sonné et c'est non sans une certaine angoisse que ses pères adoptifs vont l'aider à le passer. Une fois celui-ci en poche, Marie s'envole dans le Sud de la France, en compagnie de sa mère revenue d'Amérique et ce, accompagnée par son nouveau mari et

ses deux fils. Pour Marie, c'est l'époque des amours qui se nouent et se dénouent alors que pour ses trois papas, le fait de voir leur petite Marie grandir les angoisse profondément.

Ce qui avait fait la force de "Trois hommes et un couffin" était l'atmosphère si tendre du film où, sans crier gare, trois hommes célibataires, qui aimaient vivre en toute liberté, sans contrainte, se retrouvaient soudainement avec un bébé sur les bras et toutes les obligations qui s'ensuivent.

Les gags s'enchaînaient sans temps morts et les hommes étaient montrés du doigt pour, en fin de compte, tirer admirablement leur épingle du jeu, prouvant que tout compte fait, l'homme peut aussi prendre des responsabilités familiales quand il le veut.

Dans "18 ans après", on ne ressent plus ces moments privilégiés et tendres entre les trois papas et Marie. Ceux-ci sont relégués à l'arrière plan et Marie se retrouve au milieu de l'écran où elle n'est pourtant pas une héroïne à part entière, puisque Coline Serreau présente trop de personnages en même temps et chacun d'eux a une histoire à raconter.

Line Renauld joue une fois encore la nounou au grand cœur, prête à tout pour déjouer l'autorité parentale, éclipsant sans difficulté Marie, alias Madeleine Besson, et les gags font cruellement défauts. Ceux-ci sont tellement rares, qu'ils se retrouvent tous dans la bande annonce. En fait, "18 ans après" n'a rien d'une suite, mais ressemble plutôt à un pamphlet sur les amours de jeunesse et les problèmes d'adolescents issus directement de ceux de leurs parents. Comme pour l'amie de Marie, qui décide de fuguer parce que sa mère, divorcée, n'est pas assez présente.

des adultes, qui ont du mal à accepter le temps qui passe, en s'arrêtant sur un jeune ado prêt à tout pour se faire remarquer par Marie. Mais le pire dans l'histoire, c'est que l'on devine tout bien avant que la situation n'arrive sur l'écran. En fait, "18 ans après" est une accumulation sans goût d'un tas de petites histoires, qui auraient bien pu se retrouver dans d'autres films. Restent les scènes avec André Dussolier, Roland Giraud et Michel Boujenah. Lorsqu'ils se retrouvent seuls, ils redonnent un léger souffle au film et nous replongent directement dans l'ambiance du premier opus grâce à quelques scènes admirables, comme leurs petites chamaileries lors du déjeuner ou tout simplement lorsque Roland Giraud décide de rompre avec Marie Sophie L., tout comme vient de le faire Michel Boujenah avec celle qu'il croyait être l'élue de son cœur.

Sans grande originalité ni effet de surprise, "18 ans après" nous est présenté un peu comme un plat fade, qui prouve que tout compte fait, même avec autant d'années, "Trois hommes et un couffin" n'avait absolument pas besoin d'une suite, l'histoire en elle-même ne la réclamait déjà pas à l'époque.

Thibaut Demeyer



*Ils n'ont pas envie de rigoler. Michel Boujenah et Roland Giraud dans "18 ans après". (Photo: Frédéric Noy / H&K)*

## Un plat fade

Dans cette œuvre, Coline Serreau tourne en rond et ne sait plus très bien où poser la caméra. Elle nous raconte le malaise de Marie face à l'amour, sans approfondir la chose, puis passe aux problèmes

JAZZ ZU LETZEBUERG

# Cadeau d'anniversaire

**Pour célébrer ses 15 années d'activité, l'association "Jazz am Minett" (JAM) a produit le CD d'un groupe de "all-stars", enregistré au café UBU.**

(jitz) - Tout organisateur de concerts de jazz devra être un brin idéaliste et faire abstraction des réalités économiques, car il s'agit d'une musique qui ne dépasse pas les deux pour cent de parts de marché. Si de plus, on veut se battre pour faire connaître les courants extrêmes, alternatifs ou innovateurs de ce genre, on est forcément habité d'une passion des plus tenaces. Fred Bisenius et son équipe du JAM ont tenu bon: 15 années de persévérance pour fidéliser un public et s'enraciner dans un lieu, le JAM est devenu un acteur nécessaire de la vie culturelle luxembourgeoise.

Le 3 mai dernier, le JAM avait donc réuni quelques-uns de ses musiciens fétiches pour un concert qui a été enregistré et qui vient d'être édité sur CD. Fidèles à leurs habitudes, les organisateurs avaient proposé un groupe à l'instrumentation originale: pas d'instrument harmonique contraignant, comme piano ou guitare, mais deux batteurs, Tox Drohar et

Konny Troost, deux saxophonistes, l'allemand Ekkehard Jost au baryton et le régional de l'étape Luciano Pagliarini à l'alto et au baryton, le fidèle Dieter Manderscheid à la contrebasse et l'impressionnant Michel Pilz à la clarinette-basse.

Domage que ce musicien de jazz, qui jouit d'une réputation mondiale, passe presque inaperçu au Luxembourg, où il a cependant étudié et où il réside. En fait, il n'y a ici que le JAM pour le programmer. (www.michelpilz.com, pour les organisateurs qui l'ignorent). Et c'est d'ailleurs Michel Pilz qui a dominé ce concert avec sa technique infaillible, des cascades de notes déferlantes, des phrases insolites et une faculté rare de savoir secouer le public dès que s'installe un léger climat d'assouvissement.

## La fine bouche

Les interventions des autres musiciens étaient un peu moins spectaculaires et le jeu collectif ne dépassait pas le

stade du nécessairement correct. Comme souvent lorsque des groupes fortuits sont ainsi constitués par des organisateurs, la joie de jouer prime sur la rigueur collective. Cela n'est peut-être pas trop gênant si on est emporté par l'enthousiasme lors du concert, mais quand on se repasse les approximations fixées sur CD dans l'intimité, elles deviennent plus apparentes et gênantes. Sauf si l'anarchie est vraiment manifeste, comme lors de l'interprétation toute spontanée de "Happy birthday to jam", qui ouvre large les portes à toutes les sonorités possibles - surtout celles jouées fortissimo -

et qui dégage une énergie joyeusement dévastatrice. Sinon, il est étonnant de constater que ces musiciens, qui se réclament des pionniers du free tels que Ornette Coleman ou Albert Ayler, se meuvent sagement dans le cadre des pulsations assez strictes imposées par les deux batteurs et s'accrochent même à des harmonies classiquement propres, notamment dans le blues parkérien "Now's the time". Preuve que même les âmes musicales révolutionnaires possèdent un côté conservateur commode.

Mais ne faisons pas trop la fine bouche. Cette production réalisée sans filet constitue surtout un satisfecit pour 15 années de labeur, ainsi qu'une vitrine pour montrer que le jazz a trouvé un podium dans le sud du pays, car bien des musiciens internationaux ont découvert Esch-sur-Jazz grâce au dévouement de quelques irréductibles fervents des musiques improvisées.

Commandes: jazzjam@pt.lu

